



Polémique

AVEC DES SOSIES, une artiste montre
ce que les stars nous cachent

PEOPLE

PLUS VRAIS QUE NATURE

En jouant sur les fantasmes de la presse
people, la photographe anglaise Alison
Jackson s'interroge sur la réalité des
images et les travers de notre société.

PHOTOS : ALISON JACKSON

CES CLICHÉS sont exposés dans les galeries branchées de Londres et New York



breux photographes, comme Helmut Newton, très influencé par le travail des paparazzis. En alternant mises en scène minutieusement orchestrées et images dérobées, l'artiste revendique très tôt le mélange des genres et préfigure déjà le credo d'Alison Jackson : dans un climat de méfiance généralisée, seule la photo volée donne encore l'illusion de la vérité.

DES PETITS ARRANGEMENTS DEVENUS QUOTIDIENS

Depuis, l'évolution des technologies a définitivement brouillé les repères et instauré l'ère du soupçon. Gommage du banquier japonais à côté de Chirac sur un cliché de presse, de la cigarette de Jean-Paul Sartre pour cause de loi Évin, ou des bourrelets de Sarkozy par courtoisie : les petits arrangements sont devenus monnaie courante. « Avec la généralisation du numérique, chacun découvre qu'il peut fabriquer des images fausses à partir d'événements réels, analyse Serge Tisseron. Ce passage du statut de consommateur à celui de producteur d'images a bouleversé les codes. » Et banalisé le star-système.

Dans les années soixante, Andy Warhol avait déjà pressenti la manière dont les médias de masse pouvaient créer de toutes pièces la célébrité. Quarante ans plus tard, l'ère de la télé-réalité et des vidéos personnelles postées sur la Toile ont donné raison au pape du pop-art, qui avait prédit à chacun son quart

d'heure de gloire. Ironie de l'histoire : des œuvres réalisées à l'origine pour dénoncer les dérives de la société marchande valent aujourd'hui des fortunes dans les galeries new-yorkaises. Le prix du scandale ? « Le sens des photos d'Alison Jackson est indissociable des enjeux financiers liés à la presse people », souligne Éric Deroo.

Ces dernières années, la concurrence médiatique et le déplacement de la frontière entre vie privée et vie publique ont largement contribué à alimenter la surenchère. Conséquence : le coût des (vraies?) photos volées s'est envolé. L'an dernier, les premières images du bébé de Brad Pitt et Angelina Jolie, baptisé « Brangelina » par les tabloïds, étaient ainsi estimées à plus d'un million de dollars. Avant la sortie du scoop planétaire, le magazine *Elle* a fait sa couverture sur le couple et leur nouveau-né. « Le bébé de Brad et Angelina, comme vous ne l'avez jamais vu », promettait le journal. En précisant que les clichés étaient l'œuvre d'Alison Jackson. ■

EMMANUEL FANSTEN

(1) Confidential, éd. Taschen.

(2) Vérités et mensonges de nos émotions, éd. Albin Michel.

L'original plus pâle que la copie. Britney Spears surprise au cours d'une liposuction, Michael Jackson barbouillant un enfant avec du rouge à lèvres, George Bush en plein effort de réflexion devant un Rubik's Cube... Des clichés trop beaux pour être vrais. « Rien de ce

que vous voyez n'est réel », prévient d'emblée la photographe Alison Jackson, dont le dernier ouvrage vient de sortir en France¹.

Faux, donc, mais terriblement ressemblant. En utilisant des sosies de célébrités pour représenter des scènes fantasmées saisies sur le vif, l'artiste anglaise fascine et dérange. « C'est le côté amateur qui confère leur authenticité à ces photos, explique Éric Deroo, historien de l'image. Aujourd'hui, les images parfaites sonnent faux et n'émeuvent plus personne. » Angle décadre, grain grossier, flou accentuant le côté instantané : Alison Jackson se réapproprie les codes des paparazzis pour mieux les détourner. Objectif : inventer une « fiction réaliste » et questionner le pouvoir de l'image contemporaine.

ELLE A ÉCORNÉ L'IMAGE DE LA PRINCESSE DE GALLES

À l'heure du numérique et des photomontages insoupçonnables, où situer la nouvelle frontière entre le vrai et le faux, le réel et le virtuel ? « Le statut de l'image a radicalement changé, souligne le psychanalyste Serge Tisseron². Aucun cliché n'est

vrai en soi, c'est désormais le spectateur qui est invité à choisir. »

Figure montante de l'art contemporain, la photographe n'en est pas à son coup d'essai. Formée dans le très réputé Royal College of Art de Londres, elle avait défrayé la chronique en 2000 avec son « Diana Family Portrait ». À l'époque, sa photo confondante de Diana et Dodi al-Fayed posant avec « leur » bébé métis avait fait scandale. Le procédé est parfaitement légal, mais, trois ans après la mort de Diana, écorner l'image de la princesse dans une galerie londonienne relevait du crime de lèse-majesté.

PHOTOS VOLÉES ET ILLUSION DE LA VÉRITÉ

Soucieux de préserver leur fonds de commerce, les tabloïds sont immédiatement montés au créneau pour dénoncer la supercherie. « Jusqu'à quel niveau l'art peut-il s'abaisser ? » a même titré *The Sun* en une. Réponse d'Alison Jackson : là où les magazines people rêvent de s'engouffrer, justement. Car si elles existaient vraiment, nul doute que les photos de Paris Hilton balayant le sol de sa cellule ou de Jack Nicholson en train de défoncer sa voiture à coups de club de golf feraient les choux gras de la presse à scandales. En attendant, les clichés sont exposés dans les galeries branchées. Logique : depuis plus d'un siècle, l'art du détournement prospère sous le règne de l'image. « L'apparition de la photographie comme preuve du réel a été rapidement remise en question par les artistes », rappelle Éric Deroo.

Dès la Première Guerre mondiale, alors que certains journaux



FANTASMES SUR PAPIER GLACÉ

Très inspirée par les membres de la famille royale (1), Alison Jackson a choisi une autre icône britannique, le footballeur David Beckham, pour se mettre elle-même en scène dans une situation ambiguë (2).

gomment les cadavres alliés pour ne pas miner le moral des troupes, les surréalistes coupent, collent, recadrent et inventent un nouveau langage de l'image. Propagande politique ou projet artistique, il ne s'agit plus de montrer la réalité telle qu'on la voit, mais de proposer « une vérité », quitte à s'accommoder du réel. Lorsque Robert Doisneau immortalise *Le Baiser de l'Hôtel-de-ville*, en 1950, l'instant volé est en réalité une pure mise en scène : croisé à une terrasse de café, le couple avait été sollicité par le photographe pour venir poser le surlendemain. Le cliché n'en est pas moins devenu mythique et s'est imposé comme l'un des symboles du Paris d'après-guerre.

Imposture artistique ou reconstitution fidèle de la réalité ? L'ambiguïté marquera l'œuvre de nom-